

ISABELLE BAEZ

Maté

roman



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l'aide financière
du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour ses activités d'édition.

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

© Isabelle Baez et Le Quartanier, 2011

Dépôt légal, 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-89698-002-4

À Angelines Baez

À Lucas

Prologue

UNE JEEP blanche roulait en direction de Kaboul sur la piste ocre et caillouteuse qui serpentait au pied des falaises de grès de la province de Bamiyan, hautes de plus de deux mille trois cents mètres. Elle arrivait du minuscule village de Gumbad, qui se trouvait à près de neuf heures de route, au nord-ouest de la capitale. La province était l'une des plus pauvres d'Afghanistan. La piètre qualité des routes la rendait difficile d'accès pour les étrangers. Seuls les travailleurs humanitaires s'y risquaient encore, la région ayant été dès 1998 le théâtre de tueries. Les talibans avaient massacré des centaines de civils hazaras, et les massacres s'étaient ensuite étendus aux richesses archéologiques qui faisaient la fierté des Hazaras. Pendant quinze siècles, la province de Bamiyan avait abrité les plus grands bouddhas du monde. De ces statues construites à même la roche, on ne distinguait plus à présent que les niches

laissées dans la falaise. En mars 2001, le régime taliban avait procédé à leur dynamitage, et les images des explosions avaient fait le tour du monde. En quelques semaines, la plupart des habitants avaient fui vers le Pakistan ou l'Iran. À présent, un an plus tard, l'endroit se repeulait lentement.

Dans la jeep, personne ne parlait, chacun semblait perdu dans ses pensées. On n'entendait que le bruit du moteur. L'une des passagères laissait courir son regard au loin, détaillant la haute paroi de grès rouge qui défilait de l'autre côté de la vitre poussiéreuse. Elle se tournait vers sa compagne pour lui dire quelque chose quand, au détour d'une courbe, plusieurs hommes firent irruption à une vingtaine de mètres devant la jeep. Ils devaient être six ou sept. Ils portaient tous de larges tuniques blanches, des gilets sans manches et des mitraillettes en bandoulière. Le chauffeur jura entre ses dents. Il accéléra d'abord puis changea d'idée et freina brutalement, le passager à sa droite se retint d'une main sur le tableau de bord. Un des hommes armés s'approcha, hurla quelque chose à travers le turban noir qui couvrait le bas de son visage et brisa la vitre côté conducteur à coups de crosse. Extraits sans ménagement de la jeep, le chauffeur et ses trois passagers furent traînés vers un camion qui venait de surgir dans la courbe. On les jeta à l'arrière. Quatre des assaillants restèrent avec les prisonniers, tandis que les autres se dépêchèrent de monter à l'avant.

Au total, l'opération avait duré moins de cinq minutes. Déjà, le camion roulait à vive allure en cahotant

violemment. À l'arrière, dans la pénombre, personne ne parlait. On n'entendait que le bruit du moteur. Le conducteur de la jeep tentait tant bien que mal d'éponger le sang qui perlait de son arcade sourcilière, le deuxième homme gardait la tête baissée et les deux femmes se tenaient fermement par la main. Les talibans les surveillaient, collés à la lourde bâche qui fermait la boîte du camion. Nous étions le 28 mai 2002 et la guerre d'Afghanistan était officiellement terminée depuis six mois.

I

ERICSON

L DÉVALA l'escalier qui conduisait au stationnement souterrain. Il n'était pas seul. Un garde du corps le précédait; un autre fermait la marche. Son discours s'était bien passé, comme à l'accoutumée, mais le cocktail qui avait suivi lui restait en travers de la gorge.

Lorsqu'il leva les yeux vers le garde qui retenait pour lui la porte du stationnement, Yvan Ericson se dit que rien, pourtant, n'avait laissé présager une soirée difficile. On était là pour une bonne cause : récompenser des entreprises s'étant illustrées dans le domaine de la coopération internationale, particulièrement en Afrique. Ericson ne connaissait pas grand monde, mais il avait été abordé par une journaliste de *L'Express* à qui il avait accordé une entrevue spontanée, puis s'était entretenu avec quelques responsables d'autres sociétés, un verre de chardonnay à la main. La baisse d'adrénaline qu'il

ressentait souvent après des prises de parole en public s'était ensuite manifestée et c'est l'esprit léger qu'il s'était déplacé près du buffet, véritable régal pour les yeux, comme c'était souvent le cas dans les réceptions parisiennes. Il avait jeté son dévolu sur des bouchées au saumon fumé et à l'aneth, dont il avait apprécié le fondant délicat, puis sur de petits carrés de foie gras déposés sur de fines tranches de pommes caramélisées.

Ericson fit un léger signe aux gardes alors qu'ils traversaient le stationnement. Il avait envie de fumer une cigarette avant de partir. Il s'éloigna des deux hommes, sortit de la poche intérieure de son veston le briquet Zippo qu'il avait toujours sur lui et, tout en caressant les arrondis lisses de l'objet, repensa à cet énervé d'environnementaliste qui avait surgi d'on ne sait où.

Comment avait-il réussi à déjouer le service d'ordre pour s'infiltrer dans une soirée de remise de prix ? Il suffisait de voir l'allure du bonhomme, tignasse blonde et longue barbe, pour être persuadé qu'il n'avait tout bonnement rien à faire là. La conversation qu'il avait eue avec lui, si on pouvait appeler cela une conversation, avait été pénible, et il lui avait fallu monter considérablement le ton pour qu'on daigne enfin intervenir et le débarrasser de l'intrus.

Ericson tira longuement sur sa cigarette. Il bouillait d'une colère sourde. Il n'y avait vraiment plus moyen de faire deux pas sans être emmerdé. Ce type avait eu le temps de lui débiter une véritable liste de griefs environnementaux et humains. Ericson avait essayé de l'interrompre poliment d'abord, mais l'autre avait continué

à parler sans se troubler le moins du monde. Il paraissait connaître par cœur tous les endroits où Gold Is All s'était implantée ces dernières années. Quand le type l'avait saisi par la manche, renversant son verre au passage, Ericson avait haussé le ton, et l'échange s'était envenimé. Ericson s'était retourné vers la table pour s'emparer de la petite statuette que la compagnie venait de mériter, puis la lui avait mise sous le nez :

— Qu'est-ce que vous dites de ça ? Un prix pour notre excellence dans le domaine de la responsabilité éthique des entreprises. Pas mal pour des bandits, non ?

Rien pour calmer le barbu, qui l'instant d'après avait été soulevé de terre par deux agents de sécurité.

Ericson écrasa du pied son mégot sur le ciment. Il avait parfois l'impression de baigner dans une improbable fiction. On accusait Gold Is All de polluer des écosystèmes, de nuire à la qualité de l'eau, quand ce n'était pas de provoquer des cancers, mais qui parlait des emplois qu'elle créait ? Forçait-elle qui que ce soit à collaborer ?

Vingt ans qu'Ericson travaillait pour des minières, il était bien placé pour savoir que les gouvernements étaient souvent prêts à tout pour signer un contrat avec elles. Ce qui se passait ensuite n'était pas de son ressort.

Il alluma une nouvelle cigarette et commença à revenir sur ses pas. Il eut un petit rire. Évidemment que l'extraction avait un prix. Un prix que quelqu'un devait

payer. Il fallait être sacrément naïf pour en douter. Le patron de Gold Is All répétait à qui voulait l'entendre qu'il avait une mission, que Dieu avait caché de l'or dans des endroits inaccessibles pour que sa compagnie, et nulle autre, aille le sortir de là. Ericson, lui, n'était pas croyant, mais il croyait par contre dur comme fer que, s'il n'avait pas été là, s'il n'avait pas été le maillon qui permettait à la Gold de s'installer quelque part, un autre l'aurait fait... peut-être pas aussi bien que lui. Elle ne pouvait plus se permettre de passer à côté d'un gisement. La Gold n'était pas la seule minière sur le marché, même si elle dominait ses concurrents, et la baisse du prix de l'or exigeait des efforts supplémentaires.

C'est ce qu'il faisait depuis quelques années, depuis qu'il était devenu vice-président exploration pour l'Afrique. Il avait permis à la compagnie d'étendre son rayon d'action, passant sans rechigner des journées entières dans des avions, des voitures et des camions, sur des routes poussiéreuses, souvent dangereuses, dans ces endroits reculés de la planète où Gold Is All creusait ses mines. Et tout cela pour quoi? On sortait les gens de leur trou, on mettait sur la carte des petites villes du bout du monde, on y apportait l'électricité, l'eau courante, des emplois et j'en passe, pour qu'au bout du compte, on vous traite de criminel.

Bien sûr, il se serait passé de cette rumeur qui lui collait à la peau depuis plusieurs années. Un accident provoqué par un empressement et un manque de professionnalisme qui n'étaient pas les siens. Il n'était pas

responsable du bordel qui régnait en Afrique. Et il n'était pas un monstre, quoi qu'on en pense.

Mais qu'est-ce qu'il avait ce soir? Rien de nouveau, pourtant... pourquoi diable prenait-il les choses avec autant de hargne? Il repartait pour l'Afrique dès le lendemain soir. En revenant vers sa voiture, il se dit qu'un dîner digne de ce nom le remettrait sur les rails, ou bien un massage shiatsu. La jeune Asiatique qui s'était occupée de lui la dernière fois avait fait des miracles. Et pourquoi pas les deux?

Il rejoignit ses gardes du corps, qui bavardaient près d'un pilier, et leur dit qu'il se passerait de leurs services pour quelques heures. Il ignora leurs protestations et tendit la main vers le plus jeune d'entre eux, qui avait conservé pour lui la statuette.

Il n'avait encore besoin de personne pour se retrouver dans Paris. Il déverrouilla son Aston Martin bleu nuit, posa la statuette sur le toit, enleva sa veste de complet, se pencha pour la déposer sur la banquette arrière, puis dénoua sa cravate. Dès qu'il fut installé derrière le volant, il se sentit mieux. Il mit le contact, inséra un CD de Wagner dans le lecteur et quitta la place de stationnement dans un crissement de pneus qui ne le fit même pas sourire, alors que les visages des deux autres reculaient dans le rétroviseur. En remontant vers la sortie, il eut le temps de les voir se précipiter vers leur berline.

Il était devenu trop raisonnable, se dit-il, trop prudent, voilà le problème. Ce n'était pas les contestataires

et autres redresseurs de torts qui l'horripilaient, c'était sa vie, qui était devenue d'un ennui mortel, aussi creuse et sombre que la galerie d'une mine. Il fit descendre la capote de l'Aston et s'emplit les poumons de l'air doux du mois de mai. Ce soir, il était un homme libre, et personne ne l'empêcherait d'en profiter.

LA NUIT est tombée sur Londres. Montréal me semble encore si lointain. Pavel me dit dans son dernier courriel qu'il y fait assez frais. Ici, on suffoque, ce qui est rare au printemps. La chaleur va mal à cette ville. Demain, je prendrai le vol 867 d'Air Canada qui part d'Heathrow à dix heures cinq. Il y a cinq ou six ans, j'aurais pris des tranquillisants avant de partir pour l'aéroport. Mais ma peur de l'avion a disparu en même temps que mon fils. À présent, je n'ai plus peur de rien.

Par la fenêtre entrouverte montent les voix du jeune couple que j'ai aperçu tantôt en regardant en bas. Ils parlent tout doucement, mais j'ai l'impression qu'ils sont là, dans ma chambre. Elle n'a jamais été aussi bien rangée. Les copies de cette année ont déjà retrouvé mon gros classeur en métal gris, mon bureau est impeccable et mes bagages sont presque prêts. J'ai

réussi à faire entrer le principal dans une seule valise. Dans mon petit sac à dos, il me reste encore un peu de place pour mon lecteur CD, une bouteille d'eau et de quoi lire (*Thinks...*, de David Lodge, et *Les nourritures affectives*, de Boris Cyrulnik).

J'ai préparé différents post-it avec le numéro de téléphone de Pavel, pour que Michael puisse me joindre si je reçois un appel urgent. Le Département de langues de l'Université de Londres fonctionne encore à l'ancienne : tout se fait par téléphone. Une façon de montrer que le monde peut bien aller à la vitesse qu'il veut, rien n'obligera cette vieille institution à le suivre.

Je sors de la chambre. Pas un bruit dans l'appartement. Les lumières sont éteintes. Michael, mon propriétaire et colocataire, doit être couché. Dans la cuisine, je prends une petite bouteille de Perrier et je colle un premier post-it sur le réfrigérateur. Puis j'appose un deuxième post-it sur le meuble du téléphone qui se trouve dans le couloir. Je suis en train de chercher où je pourrais coller le troisième lorsque le tousotement de Michael me fait sursauter. Il se tient derrière moi, imposant dans un costume trois-pièces en tweed gris. Je lui demande en anglais :

— Vous sortez ?

— À cette heure ? fait-il en extrayant de la poche de son gilet une montre de gousset qui, j'en suis sûre, ne marche plus depuis longtemps. Pourquoi grand Dieu voudriez-vous que je sorte ?

— Votre... votre tenue...

— Soyez gentille. Cessez donc de faire l'enfant, avec

ces post-it. Vous m'avez déjà donné votre numéro au Canada. Me croyez-vous sénile ?

Il fait demi-tour sans que j'aie le temps de lui répondre et repart, marmonnant de sa voix douce et traînante quelque réflexion sur mon propre état mental.

Confortablement installée dans le Heathrow Express, je regrette d'avoir si peu dormi cette nuit. Je feuillette un magazine acheté à Paddington Station. Le train ne met qu'une quinzaine de minutes pour rejoindre l'aéroport. Je me présente au terminal 3 très en avance, trop : le comptoir d'enregistrement d'Air Canada n'est même pas ouvert.

Après avoir récupéré un chariot, je me dirige vers le terminal 2 et vers le Grandma Lee's Plaza, où je commande mon thé préféré, un English Breakfast. Je le bois lentement, essayant de prendre conscience que dans quelques heures je serai à Montréal.

À la table d'à côté, un enfant en short et sandales de sport tripote un petit appareil électronique en balançant ses jambes. Ses parents semblent les seuls à ne pas entendre les bips-bips de son engin. La mère est concentrée sur le mascara qu'elle applique en tenant un minuscule miroir devant elle; le père a la tête dans le *Daily Mail*.

Dans l'avion, je me félicite d'avoir choisi un hublot : je pourrai dormir un peu sans être dérangée. Derrière la brume de chaleur, on distingue le ciel bleu. À peine le signal nous autorisant à déboucler notre ceinture

TABLE

<i>Prologue</i>	9
I	13
II	173
III.....	223
IV	269
<i>Épilogue</i>	365

Achevé d'imprimer au Québec en octobre 2011
sur les presses de l'imprimerie Gauvin.